
Hélène Frappat

Par effraction

Éditeur: Allia

Parution: août 2009

Responsable cessions de droits:

Estelle Roche
edallia@wanadoo.fr



© Jean-Sébastien Chauvin/Allia

BIOGRAPHIE Hélène Frappat est née à Paris en 1969. Écrivain, critique de cinéma (elle produit depuis 2004 le magazine mensuel *Rien à voir* sur France Culture), elle est également traductrice et auteure de plusieurs essais.

PUBLICATIONS Chez Allia : *L'Agent de liaison*, 2007 ; *Sous réserve*, 2004.



En chinant aux Puces de Clignancourt, le narrateur acquiert une caisse de films de famille datant des années 1950. Il y découvre Aurore, une jeune fille issue d'une famille bourgeoise, filmée par son père puis par son fiancé jusqu'à ses trente ans. L'étonnement survient quand, aux images de la jeune fille se superposent les rêveries et l'histoire d'A., jeune télépathe. Le mystère s'avère d'autant plus troublant que le doute grandit quant à l'assimilation de l'identité des deux personnages.

Sous des dehors séduisants, dans l'atmosphère classique et surannée d'une famille de la bourgeoisie provinciale, *Par effraction* parvient à entraîner le lecteur au cœur même

des problématiques du monde contemporain. L'auteur ne cesse de mettre à mal la frontière fragile qui sépare la sphère publique de la sphère privée. Les « cambriolages intimes » et fictionnels du récit font écho au voyeurisme ambiant. Le voyeur s'immisce partout et se révèle dans l'œil de chacun : dans le regard de Sabrina, jeune amie de A., qui s'introduit dans la demeure des parents d'une camarade de classe ; dans l'œil du narrateur qui visionne ces quelques instants filmés. Mais il imprègne surtout, de manière insidieuse, celui de tout lecteur qui entre par effraction dans la vie des personnages.

Aurore...
Aurore...
Encore Aurore !

I

Dimanche 23 septembre 2004, dans une contre-allée du Marché aux Puces de la Porte de Clignancourt, vous avez acheté pour la somme totale de 40 euros un carton jauni portant la marque Franprix sur ses flancs.

Le propriétaire du stand (un bric-à-brac de bibelots « anciens ») avait indiqué, sans plus de précision, que le lot contenait des films de famille. De retour chez vous, 17 rue des Deux Gares dans le dixième arrondissement, vous n'avez pas ouvert le carton tout de suite.

Il est demeuré dans un coin de votre chambre, avec le reste de vos achats (une veste trop grande que vous avez négligé d'apporter au magasin de retouches ; un lot incomplet de revues marxistes ; quelques vinyles), jusqu'à cette soirée d'hiver où, sans savoir pourquoi, vous avez projeté les bobines en désordre sur le mur blanc de la chambre.

II

Dans les premières images, tremblées, instables, elle apparaît en noir et blanc.

Des formes floues du nouveau-né, la caméra super 8 parvient seulement à capturer le sourire.

Les images vont trop vite, comme dans les films muets. Le bébé s'agite dans son berceau, lève les bras, joue avec ses pieds et, soudain, détourne le visage

d'un geste qui vous deviendra familier.

Dans le parc d'une grande villa dont vous apercevez furtivement les contours, à l'ombre d'un chêne la mère du nouveau-né berce l'enfant enseveli sous le linge brodé et les dentelles. La mère brune, l'air sérieux, se penche vers le berceau en osier au rythme saccadé du film.

III

Hélène Frappat

Par effraction

La première fois qu'A. ressentit qu'elle possédait un don obscur, elle se trouvait en tête-à-tête avec son professeur de piano. Pendant toute la durée de la leçon, le vacarme disharmonieux des gammes ne parvint jamais à dissimuler à la petite fille de sept ans les pensées tristes qui émanaient, ballet lumineux d'esprits libérés par la formule magique d'une sorcière, de la tête du professeur taciturne. Embarrassée d'avoir accès aux songes intimes d'un adulte qui se tenait respectueusement derrière elle, A. prétexta plusieurs maladies fictives jusqu'à ce que ses parents se lassent d'exiger qu'elle apprenne le piano. Peu après le départ du professeur, que la gouvernante avait accompagné dans l'entrée où l'attendaient son pardessus et son chapeau, A. s'était réfugiée dans l'ancienne nursery, en proie à une violente migraine. Dans la pièce désaffectée qui servait désormais de buanderie sous les combles, l'enfant était demeurée de longues heures recroquevillée sur le fauteuil à bascule où sa nourrice avait coutume de la bercer, attendant la tombée du soir pour voir cesser sa migraine. A. ignorait alors que chaque manifestation de son mystérieux don serait suivie d'une violente attaque de mal de tête.

Avant d'apprendre les règles gouvernant le monde des adultes, A. connut sa condition implicite : l'impossibilité du silence. Jour et nuit, dans les rues bruyantes des villes ou le calme feutré qui étouffait chaque bruit chez eux, seuls ou en compagnie, devant leurs amis et leur miroir, jamais les adultes ne se taisaient. Ils parlaient bien moins à leurs interlocuteurs qu'à eux-mêmes, contredisant le plus souvent ce que leur bouche avait formulé civilement à voix haute par un monologue secret où passions et rancœurs se déchaînaient.

Leurs voix traversaient les murs, parquets, plafonds, portes, fenêtres, pour venir se loger dans l'oreille de A. L'enfant prit l'habitude de dissimuler sous ses tresses sombres des tampons roses de cire qu'elle achetait discrètement à la pharmacie du village. Elle commença par les mettre la nuit afin de protéger son sommeil de l'invasion des rêves de ses parents et de ses sœurs, puis elle les porta même le jour, préférant répondre étrangement aux questions des adultes au lieu d'entendre, derrière toute demande, son discordant arrière-plan.

À l'école, il lui suffisait de sonder, de temps à autre, l'esprit de son institutrice pour continuer à renvoyer à la classe l'image d'une élève un peu distraite, et moyenne. À la maison, ses parents, souvent absents, confiaient leurs trois

filles aux soins cérémonieux d'une domesticité dressée à se taire ; de retour des hebdomadaires voyages d'affaires auxquels le mari conviait sa femme, les parents de A., mus peut-être par un pressentiment, ne s'inquiétaient jamais des absences de leur fille cadette. Ils interrogeaient la gouvernante sur son emploi du temps avant d'échanger, avec leurs deux aînées, des anecdotes amusantes de voyage.

Très tôt, A. imposa, au sein du vaste domaine familial, avec l'accord tacite de ses parents et de ses sœurs, les limites de son propre territoire. Elle s'empara du pavillon abandonné des gardiens au fond du parc (le couple âgé s'était installé au dernier étage de la maison, sous les combles désormais dévolus à la domesticité), et elle venait chaque jour se réfugier, en rentrant de l'école, dans ces pièces vétustes protégées de la rumeur des humains par la frondaison des grands arbres. A. n'entendit jamais que la rumeur des hommes ; elle demeura, sa vie durant, sourde aux appels indéchiffrables du monde des oiseaux, des plantes, des océans et des pierres ; recherchant, dans le silence végétal et minéral, une trêve à la cacophonie des humains.

IV

Rêve de la maison aux sortilèges.

Un sortilège règne sur cette maison qui dresse sa façade granitique au sommet d'un hameau triste. À sa manière étrange, la maison m'a choisie. Ses murs (dont j'ignore quelle existence pacifique ou terrible ils mènent en l'absence de leurs occupants) m'adressent des signes, des clins d'œil parfois.

Un volet se détache dans la nuit, et claque. Le robinet d'eau froide de la cuisine ébouillante. La porte d'une armoire dévorée par les termites dégringole. L'horizon, bouché par l'encadrement trop bas des fenêtres, s'assombrit comme pendant une éclipse.

*La nature mêle sa voix à celle des pierres. Une armée de fourmis rouges s'enroule autour de mes chevilles, trouant ma peau de piqûres d'aiguille. La plage de sable à la sortie du village, de jour en jour, disparaît, avalée par la chute des troncs d'arbres et la progression bizarrement rapide de la pinède. Sous l'eau, dont la surface renvoie en miroir les rayons roses et gris du couchant, des bancs mauves de méduses, *pelagia noctiluca*, lancent sur moi, jamais en vain, leurs filaments vénéneux. Sur les plus hautes branches des pins les moustiques-tigres s'assoupissent ; ils attaqueront au crépuscule.*

V

Lorsque vous vous rappelez cette soirée d'hiver que vous avez passée à projeter les films, ne sortant même pas de votre chambre pour répondre au téléphone (il s'obstina, derrière la porte, à sonner longuement), votre mémoire rétablit

faussement la chronologie de ces bobines que vous avez pourtant découvertes dans le désordre.

Bien avant qu'à l'issue d'un travail minutieux de classement vous eussiez numéroté les bobines, la vie d'*Aurore* se présenta à vous dans son absolu, et hasardeux, éparpillement.

Printemps 1949...

Hélène Frappat

Par effraction

VI

Chaque bobine dure trois minutes. Au bord du lit, vous surveillez le projecteur calé entre deux coussins sur votre gauche. Le temps du chargement des films vous semble interminable. Rien n'existe que le sourire éclatant d'Aurore.

À l'orée de la rue des Deux Gares, en haut des marches surplombant les rails de la gare de l'Est, sous le ciel immense toute rumeur des trains a cessé.

VII

Décus peut-être de ne pas avoir de garçon, ou bien inquiets à l'idée de transmettre en héritage à leurs trois filles la maison centenaire de champagne Loup-Boiron, les parents de A. décidèrent d'avoir un autre enfant. Les deux aînées s'étaient installées, l'une à Paris, l'autre à Genève, chacune en compagnie d'un fiancé qu'elles ne tarderaient pas à épouser, dans un appartement acheté par leurs parents en prévision.

A., elle, demeurait seule. Parvenue sans amis, sans efforts ni éclats en dernière année d'école élémentaire, elle dissimulait derrière un masque terne le rayonnement de ses intuitions. Le vendredi soir, après l'école, elle rejoignait la propriété de son grand-père maternel, à quelques kilomètres du domaine de ses parents, et demeurait jusqu'au dimanche soir en compagnie du vieil homme qui n'avait plus la force de remplir, à Paris, ses devoirs de sénateur.

Du grand-père émanaient des ondes paisibles, une voix tendre. Après le déjeuner, pendant qu'il se reposait à l'étage, A. s'enfermait dans le bureau du sénateur, s'entraînant à dévaliser le coffre-fort dissimulé derrière une nature morte suspendue entre deux portes-fenêtres. Debout sur le fauteuil au cuir glissant, l'oreille contre le métal froid du coffre, elle tentait sans relâche de percer les seize codes secrets du mécanisme, attendant que résonnât à son oreille le clic caractéristique de la serrure du coffre lorsqu'elle s'ouvre. Ce coffre aux seize combinaisons indéchiffrables, ces quatre fois quatre énigmes que les attaques de son cerveau ne parvinrent jamais à percer, cette enceinte à l'abri

dans le mur la défiaient moins pour son contenu (liasses de billets et de lettres) que pour le mystère intact de sa combinaison, sur laquelle elle se garda toujours de sonder l'esprit du vieil homme.

Un dimanche soir, en hiver, A. jouait sur les marches du perron lorsqu'elle surprit une conversation entre son grand-père et ses parents qui étaient venus la chercher. Comme s'ils avaient deviné que leurs voix traversaient les murs épais en pierre de taille et les portes-fenêtres claquemurées par grand froid, ses parents chuchotaient presque, mais une fréquence transperça les murs et les fenêtres et vint se loger, stridente, au fond de l'oreille de A. La voix grave de sa mère déraillait vers ces accents criards qui en brisaient le rythme uniformément éteint quand la fatigue, ou le trouble, s'emparaient d'elle. « *Enfant trop solitaire... Si elle avait un petit frère, peut-être...* »

Les nuits suivantes, les rêves de A. furent si bruyants qu'elle n'entendit pas ceux de ses parents.